

ACTUALITÉS

LES TÉMOIGNAGES

# Quand on perd un enfant... L'IMPOSSIBLE DEUIL

Aux portes  
de l'école  
de Lommel,  
quelques jours  
après le drame.



**L'accident de Sierre est une affaire classée pour la justice suisse. Pas pour 14 parents, qui veulent comprendre pour continuer à vivre. Ils ont commandité une nouvelle reconstitution, qui conclut à un suicide du chauffeur. Pas sûr que cela atténue la douleur causée par la plus abominable des pertes, celle d'un enfant.**

**L**e 13 mars 2012, dans un tunnel suisse, le temps s'est arrêté à 21h15. Pour 28 personnes, dont 22 enfants morts dans un choc brutal. Mais aussi pour leurs proches. Notamment pour les parents de ces écoliers belges de 6<sup>e</sup> primaire, de retour de classes de neige, avec ce coup de fil "anormal" à l'aube. On leur apprend qu'il y a eu un accident, mais ils doivent se rendre sur place pour apprendre si leur enfant fait partie des survivants. Ou des autres.

Angoisse qui fait se recroqueviller. Intuition viscérale que les matins ne seront plus jamais les mêmes. Que malheureusement, contrairement à ce qu'on pensait, la vie ne s'arrête pas pour autant. Réaliser que perdre un enfant, c'est se retrouver condamné à survivre. Il va falloir continuer, se traîner, malgré le sang qui reste glacé dans les veines.

De tous les deuils, on dit que celui d'un enfant est le plus abominable. Sans doute parce qu'il est tellement contre nature, dans le "désordre" des choses. Parce que ce n'est pas seulement une présence quotidienne qui reste béante, c'est tout un avenir qui manque à l'appel. Au fond de ce gouffre, chacun se débat comme il le peut. C'est sans doute dans cette énergie du désespoir que quatorze parents des victimes de l'accident de Sierre ont puisé la force de se lancer dans une grande bataille juridique. Pour comprendre ce qui s'est passé. Après avoir écarté les thèses de la distraction du chauffeur due au lancement d'un DVD, de l'alcoolémie, de la vitesse excessive, d'un véhicule tiers ou du défaut technique, la justice suisse a classé l'affaire, fin juin. Seule certitude, l'accident est en lien avec le chauffeur décédé de 34 ans: malaise dû à ses problèmes coronariens? Inattention ou pulsion suicidaire liée aux antidépresseurs qu'il prenait depuis deux ans, bien qu'à faible dose? Selon sa veuve et son médecin traitant, la thèse du suicide ne tient pas debout.

De leur côté, certains parents "ne peuvent pas, ne veulent pas et ne vont pas lâcher l'affaire (...)", a déclaré leur avocat. D'une part, c'est nécessaire afin de pouvoir faire leur deuil. D'autre part, ils désirent s'assurer que cela ne se reproduise plus jamais". Ils ont interjeté appel et ont mandaté, à leurs frais, une firme d'expertise (Independent Forensic →



PHOTO: JENS

**Geert Michiels, le chauffeur du car, au centre d'une polémique que les parents ne peuvent se résoudre à éteindre.**

→ Service) pour reconstituer le drame grâce à des images en trois dimensions. Ce bureau confirme l'hypothèse d'une tentative de suicide sous l'influence d'antidépresseurs. Reste à voir si cet élément nouveau relancera l'enquête. Et apaisera un peu la douleur.

Nous avons rencontré Catherine, Martine, Jean et Gwenaëlle. Tous ont vécu la perte tragique d'un enfant. Et tous ont trouvé le réconfort auprès d'une association d'aide aux parents désenfantés. Ils en sont d'ailleurs devenus les piliers et tentent de mettre leur expérience au service des autres familles. Ils ont accepté de nous parler de l'épreuve la plus douloureuse de leur existence, du vide abyssal que la disparition de l'être aimé a créé autour d'eux. Mais aussi de la façon dont ils sont parvenus à aller de l'avant sans pour autant exclure cet enfant qui n'est plus présent de leur nouvelle vie.

### COMME UNE MALÉDICTION

La vie de Catherine a basculé il y a huit ans lorsque son fils de 17 ans a été emporté par la maladie. Elle se souvient parfaitement de cette étrange sensation qui l'a habitée les jours puis les mois qui ont suivi le décès de son enfant. Celle de ne plus être la même personne, d'être déracinée, étrangère à sa propre vie. Elle se rappelle aussi n'avoir pas toujours compris les réactions de son entourage qui cherchait vainement une explication à ce qui lui était arrivé. Comme si la mort de son fils était le fait d'une quelconque malédiction. "J'ai découvert que dans notre société, la mort tout comme la maladie sont mal vues. C'est quelque chose que l'on fuit parce que cela nous semble inacceptable." À ce point inconcevable que les tentatives de réconfort des proches de Catherine se sont parfois soldées par de grandes maladroites.

"Paradoxalement, on se sent à la fois soutenu et marginalisé, rejeté. Les gens autour de vous ne cessent de vous répéter que ce qui vous est arrivé n'est pas "normal". En répétant cela, ils espèrent se persuader que jamais une telle chose ne leur arrivera. Ils ajoutent souvent: "Moi je ne pourrais jamais vivre quelque chose

de tel". Comme si moi je pouvais... En fait, les endeuillés ont beaucoup de boulot, dont celui de rassurer les autres."

Martine a elle aussi perdu un fils. Il avait 23 ans lorsqu'il s'est donné la mort. Il n'a pas laissé de lettre. Que des questions dont certaines resteront sans réponse. "J'ai bien sûr cherché à comprendre pourquoi il avait commis ce geste", explique celle qui, aujourd'hui, coordonne l'action de l'association "Parents désenfantés". "Je me suis renseignée, j'ai rencontré ses amis pour savoir comment il se comportait avec eux, ce qui n'allait pas dans sa vie. Parce que les garçons sont fort taiseux. Après avoir effectué toutes ces démarches, j'ai fait mon propre cheminement intérieur."

**"APRÈS LA MORT DE MON FILS, JE N'ÉTAIS PLUS LA MÊME PERSONNE, J'ÉTAIS DÉRACINÉE, ÉTRANGÈRE À MA PROPRE VIE."**

Un processus qui, insistent Catherine et Martine, n'a rien d'une voie bien tracée. "Quand on parle de deuil, on vous énumère toujours les stades par lesquels vous allez passer. Nous, on ne s'est jamais dit: "Voilà, je débute mon deuil et j'en suis au premier stade". Tous ces sentiments sont mêlés, confus. Ça n'a rien de linéaire."

### GRANDS ÉCARTS ÉMOTIONNELS

Des hauts et des bas, Gwenaëlle ne connaît plus que cela. Depuis que sa fille de 10 ans est décédée accidentellement durant un camp lutin. "Quand un parfait inconnu vous annonce au bout du fil que votre enfant est mort, vous comprenez ce que l'on vous dit, mais vous n'intégrez rien." C'était il y a trois ans. Depuis, Gwenaëlle a dû apprendre à vivre avec ces "grands

**DES EXPERTS PENCHENT POUR UNE TENTATIVE DE SUICIDE DU CHAUFFEUR, SOUS L'INFLUENCE D'ANTIDÉPRESSEDÉS.**

En 2013, à Heverlee, les familles endeuillées inaugurent un monument à la mémoire des victimes.

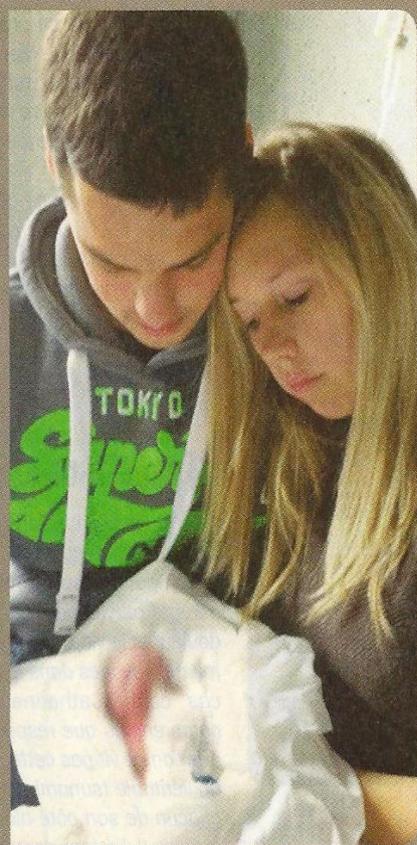


ISOPIX

## FAIRE SON DEUIL GRÂCE À FACEBOOK

Comme tous les événements de l'existence, la mort d'un enfant se partage parfois sur Facebook. Avec deux exemples marquants ces derniers jours. Un très jeune couple belge a suscité de nombreux messages de soutien en publiant sur le réseau social une photo d'eux avec dans les bras leur bébé prématuré mort-né. Facebook leur a finalement demandé de retirer la photo jugée "inappropriée" par d'autres internautes. "C'est dommage, ont-ils déclaré à *La Dernière Heure*. C'était une étape importante pour faire notre deuil."

Autre démarche bouleversante, celle de Nathen, ce père américain dont la fille Sophia est décédée à 6 semaines après avoir développé une tumeur au foie. Il n'a jamais pu prendre de photo d'elle sans que son visage ne soit encombré de tuyaux. Aussi, il a lancé un appel sur Facebook pour qu'un habile photoshopeur les "enlève" de la photo. Il en a reçu plusieurs versions... - Ma.D.



écarts émotionnels" comme elle les appelle. Ces jours où elle passe du rire aux larmes en un instant. "Parce qu'au quotidien, en croisant une de ses amies de classe ou bêtement en vous rendant au supermarché, vous prenez la mesure de ce qui est arrivé mais aussi de tout ce que vous ne vivrez pas ou plus avec votre enfant." Cette déroute n'est d'ailleurs pas que mentale. Le corps aussi, confie Catherine, réagit au deuil: "Depuis que ma fille est partie, je perds la mémoire, je suis incapable de me concentrer. C'est comme si les plombs avaient sauté. Comme si mon corps était bloqué en mode survie".

Il perd aussi le fil de ses idées, Jean, lorsqu'il nous raconte son effroyable histoire. Effroyable parce que son fils de trois ans a été assassiné il y a 11 ans par son épouse, instable psychologiquement. Quelques années plus tard, elle a mis fin à ses jours, rongée par la culpabilité. "Il est impossible de se préparer à découvrir son enfant mort. C'est quelque chose d'inconcevable. En ce sens, je me dis que l'être humain est bien fait parce qu'une partie de moi savait qu'il est mort mais l'autre ne voulait pas y croire et préférait se dire que c'est un mauvais rêve." "Je suis pourtant parvenu à lui pardonner, poursuit Jean à propos de son épouse. Je sais que pour les gens ça peut paraître dingue mais j'ai fini par comprendre dans quel état de souffrance extrême elle devait être pour en arriver à tuer notre enfant."

Aujourd'hui, Jean a trouvé "son" coupable. Ce n'est pas sa femme mais ceux qui ont fait d'elle une mère torturée et infanticide. Il sait qu'il devra vivre avec des questions

ouvertes mais il l'accepte. "C'est minant, épuisant de chercher à tout prix des réponses. Je pense d'ailleurs qu'à un moment donné, il faut établir sa propre vérité. Elle n'est peut-être pas conforme à la réalité, ni complète, mais si on est accord avec soi-même, on peut estimer qu'elle est plausible et vivre avec ça."

### LES MOTS JUSTES

"Tu ne peux pas comprendre. Ton enfant à toi n'est pas mort." C'est ce qu'entendent beaucoup les proches des parents endeuillés alors qu'ils tentent de leur venir en aide. Mais comment trouver les mots justes? Certains témoignages de soutien, heureusement, se sont avérés apaisants pour Catherine qui, mère de quatre enfants, n'avait d'autre choix que d'aller de l'avant. Des paroles qui ne venaient pas toujours des amis les plus proches ou des membres de la famille. Étonnement, c'était parfois une connaissance ou un collègue qui trouvait la formule. Sans doute parce qu'ils étaient moins impliqués, plus rationnels, ou tout simplement parce qu'ils ne cherchaient pas à jouer un rôle dans le processus de deuil de Catherine, lui proposant simplement une présence ou une écoute.

Gwenaëlle, elle, se souvient de cette amie bienveillante qui, régulièrement, venait déposer des croissants dans sa boîte aux lettres, ou de cette connaissance de la chorale qui l'a invitée à passer un après-midi festif avec d'autres, sans craindre que la "mère endeuillée" ne vienne plomber l'ambiance. Alors même que certains →

**"DANS LE COUPLE, ON EST PAUMÉ CHACUN DE SON CÔTÉ ALORS QU'ON PRÉFÉRERAIT ÊTRE PAUMÉS À DEUX."**

→ membres de sa propre famille restaient muets. *“Le deuil, nous explique Martine, nous apprend beaucoup sur nous-mêmes mais aussi sur les personnes que nous fréquentons. Sur notre relation avec elles et sur les limites de ce qu’elles peuvent endurer à nos côtés.”*

*“C’est vrai que quand ça vous arrive, poursuit Catherine, vous êtes soutenu de toutes parts. Du moins, les premiers jours, entre le décès et les funérailles. Puis, plus rien... Les gens disparaissent.”* Avec le temps, certains amis se sont éclipsés, d’autres sont restés. *“Avec ceux-là, on a des échanges plus intimes, plus profonds. La relation est moins superficielle. Ils savent aussi qu’on n’est pas déprimé en permanence, qu’on a encore des moments de légèreté.”*

## L’APRÈS-TSUNAMI

À la perte d’un enfant est souvent associée la fin du couple. Le lien qui unissait le père et la mère est rompu, la difficulté insurmontable, dit-on souvent. Certains parents parviennent néanmoins à se retrouver malgré la douleur et le vide. *“C’est vrai qu’on dit souvent que le deuil fait des ravages dans le couple. Mais ça n’a pas été notre cas, confie Catherine. Pour cela, il a fallu que nous comprenions que respecter l’autre, c’est aussi admettre que l’on ne vit pas cette absence de la même façon. C’est un véritable tsunami de perdre un enfant. On est paumé chacun de son côté alors qu’on préférerait être paumés à deux. Il y a tant de souffrances collatérales.”*

Les rires, les pleurs, l’odeur des cheveux, des jouets ou des vêtements qui traînent: quand tout cela disparaît, reste une chambre vide dans la maison. *“Si j’ai gardé sa chambre intacte? Non. Mais pour moi c’est toujours sa chambre. Ce n’est pas parce qu’il n’est plus là qu’il ne doit plus faire partie de la famille”,* estime Catherine. Jean, lui, a mis 9 ans pour arracher le papier peint de la chambre de son petit garçon. Dans cette pièce, il a

installé un petit bureau et a commencé à écrire son histoire. Il n’exclut pas de faire publier son manuscrit. Un jour peut-être...

Martine, Catherine, Gwenaëlle, Jean: tous ont voulu que leur deuil ne soit pas que subi et qu’il leur permette d’aider les autres à travers l’ASBL “Parents désenfantés”. *“Parce que depuis, on ressent la souffrance des autres de façon décuplée. C’est comme si on nous avait donné des antennes.”* Gwenaëlle a aussi créé une association au nom de sa fille, “Projet Éléonore”, qui vient en aide aux enfants malades de l’Hôpital Saint-Luc. *“Je ne voulais pas être qu’une maman en deuil. Ou bien l’être mais de façon constructive. Aujourd’hui, je peux dire que l’existence que je mène n’a plus rien à voir avec celle d’avant mais, oui, la vie après la mort de son enfant est encore possible. Certains parents disent qu’ils n’osent pas profiter des moments positifs. J’ai envie de leur dire: si, il faut les prendre! Parce que ça compense les moments difficiles.”*

*“Au fil du temps, j’ai compris que ma vie aussi avait une valeur. J’avais tellement reçu que je voulais en rendre un peu, explique pour sa part Jean. Mon fils m’a permis de me recentrer sur l’humain. J’ai appris à me respecter, à dire non. Si je ne suis pas tombé dans la dépression, si je ne suis pas devenu alcoolique, c’est parce que je voulais être digne de mon fils. Je voulais mériter d’avoir été son papa et lui prouver tout mon amour.”* Si ces personnes ont accepté de témoigner, c’est aussi pour délivrer un message aux parents meurtris et à leurs proches qui se sentent bien souvent impuissants. *“L’entourage doit savoir qu’une parole, un geste, même maladroit, valent mieux que le silence. On n’a pas besoin de grands discours, juste une présence. Et il y a mille manières de montrer qu’on est présent.”* Le plus dur, disent-ils, c’est de briser la glace. Le temps fera le reste.

✕ Ludivine Ponciau, avec Ma.D.

Parents désenfantés,  
rue du Culot 15b, 1341  
Céroux-Mousty (Ottignies). 010/24.59.24  
ou 02/366.41.11 ou  
0489/44.82.23.  
parentsdesenfantés  
@scarlet.be  
www.parentsdesenfantés.org

Les projets d’Éléonore:  
<https://www.facebook.com/lesprojetsdEleonore>

## “Trouver un coupable ne soulage pas”

**Édith Goldbeter-Merinfeld est docteur en psychologie et psychothérapeute familiale. Elle a signé l’ouvrage *Deuil impossible: famille et tiers pesants* (Éd. De Boeck).**

➤ **Pourquoi la perte d’un enfant est-elle à ce point insurmontable?**

**ÉDITH GOLDBETER-MERINFELD** - Parce qu’il est très difficile d’en parler. Au sein de notre société déjà, on est mal à l’aise avec le sentiment de tristesse et donc on évite d’aborder le sujet. Pour les parents, ce qui est particulièrement difficile, c’est qu’ils doivent faire le deuil du passé avec cet enfant, du présent mais surtout du futur. De tous les projets qu’ils avaient pour lui.

➤ **Un couple peut-il survivre à cette disparition?**

**E.G.-M.** - C’est très complexe. Certains parents désenfantés, comme ils ne parviennent pas à communiquer, en viennent à se disputer pour des broutilles. Ou bien, comme chacun souffre de son côté,

ils s’imaginent que l’autre s’en fout et lui reprochent cette apparente indifférence.

➤ **Et puis, il y a la culpabilité...**

**E.G.-M.** - C’est souvent le cas, oui. Comme les parents ont en principe la fonction d’amener leur enfant vers l’âge adulte, ils s’en veulent de n’avoir pas pu le faire. Ou bien ils rejettent la faute sur quelqu’un d’autre. Et ce quelqu’un peut bien sûr être le conjoint. On constate ça quelle que soit la cause du décès: accident, maladie, suicide...

➤ **Ça ne soulage pas de trouver un coupable?**

**E.G.-M.** - Ça permet dans un premier temps d’exprimer sa colère, sa haine. Un procès, c’est une soupape, mais ça n’effacera jamais le sentiment de culpabilité. - L.P.